

Construire ensemble

Traductrice, auteur, active dans les sphères pédagogiques comme dans le dialogue interreligieux, Mehrézia Labidi, française d'origine tunisienne, parle de l'émigration comme une chance de « renâître ailleurs ». Mais il y a des conditions à la réussite de l'expérience.

Changer (CH) : Quelle a été votre expérience personnelle ?

Mehrézia Labidi (ML) : Je suis arrivée en France en 1986. J'avais tout juste terminé mes études de langue et littérature anglaises. Je rejoignais mon fiancé, lui-même tunisien, qui exerçait déjà une profession d'ingénieur en télécommunications en France. Nous représentions la nouvelle vague d'immigration qui quittait son pays non par nécessité économique mais pour trouver un nouveau style de vie et aller plus loin dans ses études. Prêts à faire des sacrifices même. A vivre un affaiblissement des liens familiaux, à renoncer à un standing de vie qui aurait été meilleur dans notre pays d'origine. Mais ce déracinement allait permettre des expériences significatives, à commencer par celle d'une nouvelle façon de vivre la famille, le couple et même notre spiritualité musulmane.

CH : Comprenez-vous la frilosité de certaines franges de la population française face à la présence croissante des immigrés ?

ML : Oui, c'est un réflexe de protection naturelle, face à cet autre qui arrive et qui est perçu comme une menace pour l'identité collective et même personnelle. Dans toutes nos histoires nous en avons fait l'expérience. Ces ressentis sont très profonds et touchent des cordes sensibles en nous. Comprendre ces peurs ne doit pas être une raison pour les entretenir ou les justifier mais pour les déconstruire et s'en débarrasser.

C'est ainsi que je m'élève contre les propos que tiennent certains prédicateurs musulmans venus d'ailleurs qui plaquent sur nous leur vision et nous disent comment vivre notre islamité, sans tenir compte de la société française et des rapports que nous, immigrés, avons appris à construire peu à peu avec notre société d'accueil. Si facilement les mots peuvent devenir des déclarations de guerre. Les media aussi jouent un rôle, car ils ont une grande part dans la construction de l'image qu'on se fait de l'autre. Ils peuvent faciliter ou aggraver les rapports entre les groupes sociaux.

CH : Vos responsabilités et engagements divers vous permettent-ils de faire vivre vos idées ?



« Un dialogue où l'on prend le temps de déconstruire l'image subjective que l'on a de l'autre et d'en construire une autre plus conforme à ce qu'il nous dit de lui-même. »

ML : Ma première fonction est celle de mère de famille. A l'école, mes enfants ont trouvé une autre lecture du monde que celle entendue à la maison. Comme nous leurs parents, ils ont dû faire un travail de compromis, qui s'est d'autant mieux passé qu'il y a eu en même temps transmission de la culture d'origine. Mais il ne doit pas y avoir de dichotomie entre l'école et la famille, plutôt une construction de liens de confiance, de valeurs partagées, de repères communs.

Je pense aussi à certaines de mes étudiantes musulmanes, auxquelles j'enseigne la littérature française. Je considère comme une de mes tâches les plus importantes le travail que je fais pour les amener à prendre conscience de leurs différentes identités, les accepter et les réconcilier. Car elles peuvent avoir une affirmation identitaire exacerbée qu'elles brandissent comme un véritable gilet pare-balles ! Et ce

n'est pas de nature à rassurer.

CH : A vos yeux, tout le monde a-t-il le droit de se sentir chez soi où qu'il aille ?

ML : Oui, à condition que chacun adhère à un contrat social, celui de la citoyenneté par exemple, avec des droits et des devoirs partagés par tous. Puis il est important d'accepter d'étendre le lien de fraternité au-delà du cercle restreint de la communauté ethnique ou religieuse à laquelle on appartient. Considérer la vulnérabilité de l'autre comme la nôtre, se sentir concerné par sa sécurité et sa sérénité. Se sentir chez soi est donc un droit qui ne peut que s'exercer dans la réciprocité.

C'est pourquoi les espaces de dialogue entre cultures sont importants, pour y mener un dialogue où l'on prend le temps de déconstruire l'image subjective que l'on a de l'autre et d'en construire une autre plus conforme à ce qu'il nous dit de lui-même. Où on se laisse pénétrer par ses idées et ses

visions. Où on apprend à construire ensemble un projet culturel, politique, social.

Un endroit idéal pour apprendre cela est aussi une école publique ouverte à l'enseignement de la culture y compris dans sa dimension religieuse. Les spécialistes, les éducateurs et les parents semblent plus sensibles à cette approche interculturelle maintenant. Il nous reste à la construire ensemble.

Propos recueillis par Nathalie Chavanne